

LE MANUSCRIT INTERROMPU : *MÉTIER D'HISTORIEN* DE MARC BLOCH

MASSIMO MASTROGREGORI

Métier d'historien avance cahin-caha et continue à m'amuser. Je voudrais ne pas avoir le temps de le finir ! (M. Bloch à L. Febvre, 15 février 1943).

La présence d'un exercice philologique en marge d'un texte imprimé contemporain très répandu, et d'un auteur ayant jusqu'ici échappé aux soins des philologues, justifie une tentative d'explication*. Il y a trois ans, par un matin d'hiver, je lisais aux Archives de France, ce qui subsiste des notes de Marc Bloch ; tout à coup, je m'aperçus par hasard que le verso de certaines fiches de lecture était composé de caractères épars et qu'en les joignant les uns aux autres comme un puzzle, on obtenait des pages entières d'écriture. Non sans une certaine surprise, je compris presque immédiatement qu'il s'agissait de la rédaction la plus ancienne du *Métier d'historien*¹. Sur ces fragments, les variantes textuelles étaient incessantes ; on comptait parfois quatre ou cinq versions du même passage, l'écriture se révélant informe. C'était naturellement la manière de travailler de Bloch : ébaucher un même raisonnement plusieurs fois pour y introduire d'infimes variantes et recopier souvent les lignes déjà écrites².

J'eus l'idée, alors, de contrôler l'état textuel des manuscrits que Lucien Febvre, après la guerre, avait utilisés pour établir le texte du *Métier d'historien*. Si ces papiers, pensais-je, révélaient les mêmes incertitudes, on devrait alors étudier d'une façon méthodique la constitution de l'ouvrage, et poser une question (philosophique et non seulement philologique), à propos du livre inachevé du grand historien français. Quelques mois après, en passant par Rome, Maurice Aymard me donna à lire les fameux manuscrits du *Métier*. La surprise n'égalait que l'intérêt quand, en les parcourant, je vis se dessiner un problème textuel difficile et important. Peu de temps après, Étienne Bloch, le fils aîné de l'historien, me faisait savoir qu'il était prêt à me communiquer deux manuscrits du *Métier d'historien* que L. Febvre n'avait pas utilisés pour l'édition.

MÉTIER D'HISTORIEN

Je me consacrai ainsi à la reconstruction d'un vaste puzzle, que le hasard et l'histoire avaient préparé et dont je n'ai recomposé, pour l'instant, malheureusement, que le contour et les traits essentiels.



L'intérêt de Bloch pour la méthodologie remonte aux premières années de son apprentissage et reste particulièrement vif par la suite : à partir de 1906, l'historien transcrit ses notes de lecture sur un cahier spécial qui existe encore³ ; en 1914 il prononce un discours sur *Critique historique et critique du témoignage*⁴, pour la distribution des prix au lycée d'Amiens. L'expérience même de la Grande Guerre lui suggère directement d'importantes remarques de méthode sur les « fausses nouvelles »⁵ et se transforme, dans un certains sens et d'une façon moins directe, en un problème de méthode qui se retrouve au cœur de ses grands travaux strasbourgeois, des *Rois thaumaturges* (1924) aux *Caractères originaux de l'histoire rurale française* (1931)⁶. Au début des années 1930, Bloch propose aux Éditions Gallimard la publication d'un recueil de ses écrits de méthode, sous le titre *Historiens à l'atelier* :

On suppose les lecteurs capables de s'intéresser uniquement à l'histoire toute faite. Or l'histoire est une science en devenir et c'est pour cela qu'elle est vivante. Rien de plus passionnant et de plus digne d'être popularisé que l'histoire telle qu'elle se fait. Aussi bien ces points de vue successifs donnent-ils souvent des réalités de la méthode une idée plus exacte que n'importe quel traité didactique. Quelques préoccupations centrales dominent d'ailleurs ces morceaux détachés, ces « copeaux d'un atelier d'historien », pour reprendre le titre d'un volume de Max Müller : souci d'histoire comparée — préoccupation de la mentalité collective — l'histoire science d'un changement [...].

Le dessin échoua. Il est remarquable, cependant, de trouver ici — même dans le titre — l'idée centrale du *Métier d'historien*⁷. On pourrait encore rappeler, comme preuve évidente du goût de Bloch pour la méthodologie, ses notes critiques et comptes rendus des *Annales* et de la *Revue historique* ; son introduction « théorique » à l'*Histoire de la société française* commencée à Molsheim en septembre 1939 et poursuivie pendant environ deux mois, qu'il utilisera — on va le voir — pour l'introduction du *Métier* ; enfin, son cours donné à Clermont-Ferrand, où avait été transférée l'Université de Strasbourg, en 1940-1941, intitulé « Comment et pourquoi travaille un historien »⁸.

En décembre 1940, enfin, la *Liste de livres à écrire* de Bloch enregistre une *Apologie pour l'histoire*. A ce moment-là, Bloch était déjà loin de ses livres : après Dunkerque, il s'était rendu à Fougères, dans sa maison de campagne ; il conservait une douzaine de volumes et quelques dossiers de notes⁹.

Pour différentes raisons, de documentation aussi bien que d'état d'âme, la réflexion sur l'histoire s'adaptait parfaitement à la situation. Quelques mois avant, à Molsheim, Bloch avait écrit les premières pages d'une *Histoire de la société française dans le cadre de la civilisation européenne*.

Je n'en suis qu'à l'introduction — c'est ainsi qu'il s'adresse à Febvre le 8 octobre 1939 — (Réflexions pour le lecteur curieux de méthode), qui m'a d'ailleurs beaucoup amusé à écrire ou plutôt m'amuse, au présent encore ; et le Dieu des Armées seul sait — peut-être — ce qu'il adviendra du reste. Mais prise, abandonnée, reprise au gré de mes dérangements, de ma fatigue ou de ma volonté, c'est bien le genre de besogne qu'il faut amener avec soi, dans des moments comme ceux que nous traversons¹⁰.

En précisant lucidement sa seule tâche possible pour l'heure, Bloch répond essentiellement à son exigence la plus profonde : être utile.

Ce dont j'enrage [écrit-il le 6 avril 1940 à L. Febvre], c'est de me sentir ici si bêtement employé [...]. J'en arrive cependant à penser qu'en faisant, simplement, mon métier d'historien et tâchant, dans la mesure où cela me sera possible, de l'appliquer au temps présent, je serai moins inutile qu'à une table du 4^e bureau, devant mes états de consommation d'essence¹¹.

Au début, par conséquent, la situation historique et existentielle d'où jaillit le livre inachevé de Bloch peut se résumer dans le problème théorique et humain de l'utilité d'un métier et d'un homme. Mais bientôt, on voit ce cadre s'élargir. La correspondance des premiers mois de 1941 enregistre une discussion très dure entre Bloch et Febvre. La décision à prendre était, à vrai dire, difficile : pour continuer la publication des *Annales* en zone occupée, soutenait L. Febvre, le nom de Bloch, d'origine juive, aurait dû disparaître du frontispice. Pour Bloch, au contraire, un tel geste signifiait explicitement une seule chose : le renoncement à son métier, l'abdication de son devoir.

Si notre œuvre a eu un sens [écrivait-il à son ami, le 16 avril 1941], ç'a été son indépendance, son refus d'accepter la pression de ce que Péguy — patron singulier d'une clientèle qui l'aurait étonné — appelait le « temporel » : sous la forme de l'académisme, de la chapelle, de tout ce que vous voudrez d'analogue. La suppression de mon nom serait une abdication. Sur laquelle, croyez-le, personne ne se tromperait. Aucun de nos lecteurs français. Aucun de nos lecteurs étrangers. En d'autres temps on aurait pu croire à une maladie, à un départ, voire à un désaccord. Cela eût été sans importance. Aujourd'hui on saurait et on commenterait. Je ne voudrais aucunement que l'on dise, que les *Annales* continuent telles quelles ; mais M. B. en a été expulsé¹².

Rien, à ce moment-là, n'était plus grave ni plus profondément insupportable pour lui que le renoncement (public) à son métier. Mieux vaut, dit-il, suspendre la publication, ou en changer la forme. Trois jours après, de sa maison de campagne dans le Jura, Lucien Febvre répondait dramatiquement au refus de son ami. La lettre, dont il existe un brouillon aux Archives, est fondée sur une structure rhétorique étudiée, visant à convaincre. Febvre choisit ses mots avec soin, mais le résultat est également tranchant :

Je m'incline devant votre décision, la mort dans l'âme [...]. Parce que les *Annales* sont une revue française et que leur mort, c'est une mort nouvelle pour mon pays.

MÉTIER D'HISTORIEN

Mon pays et non pas notre. Bloch avait dit : un jour vous me remercirez, pour avoir su m'opposer.

Je ne crois pas qu'on aie jamais à remercier l'homme qui dit « je tue ». Votre décision, psychologiquement, je me l'explique trop bien. Personnellement, et dans ses effets, je ne la juge ni brave, ni humaine [...]. Je forçais à mon devoir — et je vous suis dans une de ces attitudes négatives que j'ai toujours haïe, sous couvert d'un de ces « Mythes de Pureté » dont on ne compte plus les ravages dans l'histoire¹³.

La lettre de réponse de Febvre parvint à Marc Bloch dans un moment très douloureux. Le 27 avril, meurt la mère de l'historien. Le 10 mai, trois jours après avoir confié aux incertitudes de la poste une amère réponse à Febvre¹⁴, Bloch écrivait l'avant-propos de l'*Apologie pour l'histoire*, en dédiant l'œuvre *in memoriam matris amicae*, et en réaffirmant, dans ces quelques lignes, l'importance du travail mené en commun avec Febvre, comme si l'*Apologie* devait être non une réponse isolée à des problèmes historiques et humains mais le résumé et le programme en même temps de l'aventure historiographique des *Annales*, l'expression du sens profond et commun de l'entreprise, aussi bien que d'une conception originale de l'histoire et de l'historien. On comprend ainsi que l'*antidote* que cet ouvrage représentait aux yeux de Bloch devait servir contre beaucoup de poisons et être — seule mon image est ingénue — une sorte de remède universel¹⁵.

Dans ce cadre général, donc, se déroule l'expérience de pensée et d'écriture du *Métier d'historien*. Certes, selon des rythmes irréguliers.

J'attends [écrit-il à Febvre de Montpellier le 14 février 1942], le coup de fouet qui peut-être me dirigera ici ou là. Il n'est, a dit un de vos collègues (ou ex-) de poésie que des circonstances : il faut reconnaître que les circonstances en ce moment ne nous aiguillonnent guère...¹⁶.

Mais les sources de sa méditation, tandis que le temps s'écoulait, devenaient toujours plus profondes, la recherche se faisait *essentielle*.

J'ai un peu avancé mon travail. Drôle de livre, décidément, que celui que j'écris, poussé — ce qui me rassure un peu — par un besoin intérieur dont j'ai renoncé à discuter le bien-fondé. Vous le lirez sans doute un jour, fût-ce à l'état d'ébauche. Je ne suis pas sûr que vous l'approuverez¹⁷.

Febvre, en effet, n'approuvera guère ; il est difficile d'ailleurs d'en indiquer le pourquoi. Bloch répondra à une autre lettre de son ami, malheureusement manquante du dossier des Archives :

L'essentiel, le voici. « Métier d'historien » — c'est ainsi qu'en pensée j'intitule mon livre. Non, je n'abandonnerai pas ce travail. Je ne sais si ma santé, si les circonstances me permettront jamais de l'écrire. Je ne songe même pas à la question de publication : dans ma situation, on travaille pour la Muse. Mais ce projet me tient compagnie depuis deux ans et je vous en ai souvent parlé ; les réflexions que j'essaie de mettre en forme datent naturellement d'un beaucoup

plus grand nombre d'années. Derrière vos objections, j'en devine une, que vous avez hésité à formuler : vous craignez que le livre ne soit pas fort bien. Il se peut. Si, à l'expérience, il ne me satisfait pas, je m'arrêterai. Sinon, je céderai, comme il convient, au démon intérieur. Peut-être jugerez-vous que j'administre mal ma vie intellectuelle. Cela est possible. Aux approches de la soixantaine, on n'est pas toujours plus sage qu'à vingt ans¹⁸.

Démon intérieur, besoin ou exigence morales vécues par Bloch en profondeur, qui tournent autour des problèmes de l'utilité de l'historiographie et de la figure (et du métier) de l'historien. Puis, tout à coup, le Bloch qui défendait dans ses entretiens à Fougères avec Charles Morazé les raisons du travail intellectuel et du métier d'historien face à l'activité pratique, politique, directement « utile » et se tenait comme à l'abri des événements — ce même Bloch au début de mars 1943, mettait de côté les cartes éparses de son ouvrage et se rendait à Lyon, pour se consacrer à la Résistance clandestine¹⁹.



Le 16 juin 1944, Marc Bloch était fusillé par les nazis. Les manuscrits du *Métier d'historien*, de quelque manière, échappèrent au pillage de la maison de Fougères et restèrent dans la famille de l'historien²⁰. Retourné en France, Étienne Bloch confia trois des manuscrits à Lucien Febvre, conservant deux exemplaires pour lui²¹. Depuis la fin de 1944, en somme, il se peut que Febvre ait commencé son travail d'éditeur : dans une lettre à Mme Braudel, de mars 1945, il fait allusion aux papiers de Bloch²². De la même période date le projet d'une collection d'histoire, présenté par L. Febvre à la Librairie Gallimard. C'est dans cette collection-ci que *Métier d'historien* aurait dû être publié²³. A la mi-août 1946, de toute façon, le jeune Franco Venturi demanda à Étienne Bloch l'autorisation de consulter les manuscrits, en vue d'une édition italienne du *Métier d'historien*. Même inachevée et avant sa naissance, l'œuvre commençait une vie internationale intense. Le fils de Marc Bloch tourna alors la demande vers Lucien Febvre.

Venturi [écrit ce dernier du Souget] est un garçon fort sympathique et de plus un travailleur intelligent ; j'ai lu avec beaucoup d'estime ses travaux sur Diderot et l'Encyclopédie. Il est venu me trouver avant mon départ pour me parler de son intention de traduire *Métier d'historien* en Italie. Je lui ai répondu que, actuellement, cette autorisation dépendrait de toi et aussi de Gallimard, mais que pour ma part, j'étais pleinement favorable au projet [...]. Je pense que *Métier d'historien* paraîtra en 1947, et sa traduction en italien, par les soins de Venturi, pourra suivre²⁴.

On peut supposer toutefois qu'à ce moment-là le texte était prêt, ou presque. La dactylographie fut consignée aux imprimeurs de la Librairie Colin, dans les premiers mois de 1949, et le 13 avril de la même année, un responsable de la maison, Gérard Mignot, demande à Febvre de lui indiquer le chiffre du tirage. « Pour le tirage [répond l'historien du Souget] je suis persuadé que les 1 500 partiront. Mais je veux en référer à mon ministre des finances appelé Braudel... » lequel, considérant le devis, donna son accord pour 3 000 copies²⁵.

MÉTIER D'HISTORIEN

Finalement, au début de l'été 1949, sortait l'*Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, troisième numéro des « Cahiers des Annales » publiés par l'Association Marc Bloch fondée deux ans auparavant autour d'une table de la Brasserie Alsacienne²⁶.



Naissaient ainsi une œuvre et un texte dont la diffusion connut un succès extraordinaire, aussi bien qu'une fortune imprévisible²⁷. Qu'était-elle cependant, précisément, cette œuvre qui naissait et quel texte, parmi ceux qui existaient à l'époque, avait été choisi pour lui donner une forme et la diffuser ?

J'ai eu sous les yeux, pour établir le texte qu'on vient de lire imprimé, trois gros dossiers comprenant chacun un exemplaire à peu près complet du texte à publier. Ces exemplaires sont faits en grande partie de feuillets dactylographiés — au milieu desquels s'insèrent des feuillets manuscrits de l'écriture de Marc Bloch, le plus souvent écrits au dos d'un premier texte barré par ses soins. Mon travail d'éditeur a consisté essentiellement à composer avec ces trois exemplaires un exemplaire de base, complet de toutes ses pages et tenant compte de toutes les corrections manuscrites faites par Marc Bloch lui-même sur la dactylographie. Aucune adjonction, aucune correction, même de pure forme, n'a été apportée au texte de Bloch ; c'est ce texte intégral et pur qu'on trouvera imprimé dans ce *Cahier*²⁸.

Le choix éditorial de Febvre peut être critiqué dans son principe : même en oubliant l'état actuel des « trois gros dossiers » (et le fait qu'il n'ait pas utilisé pour l'édition les manuscrits d'Étienne Bloch), le critère qu'il a suivi du montage des manuscrits et l'adoption comme point de référence de la leçon la plus récente ne sont pas — du point de vue philologique — rigoureux ni bien fondés. Le fait même que l'œuvre soit inachevée nous empêche de considérer « téléologiquement » — c'est-à-dire en guise d'approximations incertaines à la perfection — les rédactions antérieures²⁹. A Lucien Febvre d'ailleurs, il importait surtout de livrer cette œuvre au public, de la faire naître³⁰.

Bien au-delà des critiques théoriques — qui sont bonnes quand elles sont bonnes, comme aimait à le répéter B. Croce — il faut signaler que la description rapide donnée par Febvre ne correspond pas aux manuscrits disponibles qui sont :

a) deux dossiers dactylographiés gardés par Étienne Bloch. Ils sont incomplets par rapport au texte imprimé, et ne contiennent que l'introduction, les deux premiers chapitres et une bonne partie du troisième. C'est pour cela peut-être que Lucien Febvre les a laissés de côté. Le premier d'entre eux présente un texte continu et est composé de 90 feuilles de papier blanc rude (*R*), de format 27 cm sur 21,3 cm ; le deuxième présente des lacunes³¹ et se compose de 80 feuilles, du même papier que le premier. Il s'agit de deux copies-carbone du même texte. Rares sont les variantes autographes³².

b) un exemplaire dactylographié presque complet, composé de 186 feuilles numérotées d'une façon continue. Entre les pages 18 et 19, le texte présente une

lacune importante³³. Cet exemplaire ne fut cependant pas composé par Bloch et l'on peut même penser qu'il remonte à quelques années après sa mort. Des singularités apparaissent dans la mise en page du texte dactylographié (le point et le point virgule, par exemple, sont toujours précédés d'un espace), démontrant tout à fait clairement que le texte de Bloch fut tapé par la même main que celle qui recopia la courte annexe de L. Febvre (manuscrit dans le dossier), ainsi que les notes en bas de page de Bloch, d'après la transcription manuscrite de Febvre³⁴. Il s'agissait de quelqu'un qui — si l'on en juge par quelques erreurs de transcription — ne connaissait ni le latin³⁵, ni le grec, ni l'écriture de Bloch. Il est probable, par conséquent, que ce dossier a été composé en même temps que la table des matières, les notes et l'annexe textuelle de Febvre, vraisemblablement à la fin du travail d'édition, vers 1949³⁶. Cet exemplaire est déjà un résultat de la *constitutio textus* et ne peut en aucun cas être tenu pour témoin, exception faite des passages du texte qui, tout en figurant dans l'imprimé, n'existent point dans les feuilles disponibles de Bloch.

c) 308 feuilles vraisemblablement rédigées par Bloch. Elles se divisent en trois dossiers que nous appellerons M1, M2, M3. Il n'est pas sûr que cet arrangement soit l'œuvre de Bloch, mais nous le suivrons dans notre description³⁷. M1 contenait l'exemplaire donné à composer par L. Febvre : il en reste 19 feuilles. M2 se compose de 174 feuilles contenues dans six fascicules ; il n'offre pas un déroulement linéaire du texte mais une série d'ébauches, de notes, de rédactions. M3 contient 115 feuilles et forme un texte complet et continu qui se termine à la fin du troisième chapitre.

Quant au type d'écriture employé, les feuilles du *Métier* sont pour la plupart dactylographiées — 200 dont 124 originaux et 76 carbonés ; les feuilles manuscrites sont au nombre de 85 ; 23 sont dactylographiées avec des insertions manuscrites ; 15 feuilles seulement dans l'ensemble sont barrées au crayon et refusées par Bloch. Or, même en voulant les composer comme l'a fait Febvre, on n'arrive pas à obtenir avec ces feuilles le texte imprimé. Il reste des trous dans le quatrième chapitre et l'on compte quelques anomalies dans le premier. Existe-t-il donc un autre exemplaire complet ? Il doit y avoir eu au moins un autre texte, intégré et corrigé, du quatrième chapitre : je ne crois pas qu'il en existe encore un, ayant cherché en vain un peu partout, notamment dans les archives privées de M. Bloch, dans celles de L. Febvre, de F. Braudel et de R. Mandrou, ainsi qu'à la Librairie Colin, à l'imprimerie Hemmerlé, Petit et Cie, et à l'Association Marc Bloch.

De toute façon, la continuité du texte, pour les parties manquantes dans les dossiers, est garantie par l'édition imprimée et par le *codex descriptus* que fit composer Febvre ; à moins de supposer — diaboliquement — une ample et systématique interpolation de Lucien Febvre.

Si l'on excepte des corrections formelles³⁸, il me paraît exclu que la « générosité incongrue » de Febvre — selon l'expression de Contini — soit allée jusqu'à ce point. Même si, d'ailleurs, on trouve la preuve dans la correspondance entre Bloch et Febvre que les articles des *Annales* étaient parfois modifiés ou réécrits par les directeurs³⁹.

Le seul moyen de préciser — face à l'absence de documents — les possibles interpolations febvriennes, c'est de dessiner avec finesse et rigueur la logique interne des corrections de Bloch. Mais il vaudra mieux, peut-être, ne pas anticiper sur les résultats de cette exposition ordonnée.



La première forme de *Métier d'historien* a été probablement la douzaine de pages des *Réflexions pour le lecteur curieux de méthode* écrites à Molsheim en septembre 1939, dont nous avons parlé plus haut. Immédiatement après « le désastre des Flandres », au cours de l'été 1940, Bloch ébauche une introduction méthodologique⁴⁰ : quelques feuilles manuscrites, modifiant peut-être ses programmes de Molsheim. La simple introduction à une œuvre d'histoire devient ensuite en décembre 1940, dans les plans de l'historien, un livre autonome. De mai 1941 à mars 1942, Bloch rédige une première version du texte, sous forme manuscrite, jusqu'au quatrième chapitre ; on peut lire cette rédaction sur les fiches retrouvées aux Archives, mais aussi — dactylographiée pour les trois premiers chapitres — dans les dossiers gardés par Étienne Bloch. C'est à ce moment que le texte du *Métier* prend sa première forme. Mais après une période d'inactivité (enregistrée ponctuellement par la correspondance) qui dure jusqu'en juillet 1942⁴¹, cette disposition du texte est profondément modifiée ; en même temps, la rédaction avance, dans ses parties successives. Le texte dactylographié en papier *R* — documenté par les dossiers d'É. Bloch — est corrigé et réécrit ; avec des morceaux de ce texte, reliés ensemble par des insertions manuscrites, Bloch compose de nouveau les trois premiers chapitres. Les pages numérotées II, 27 à II, 55 dans les dossiers d'É. Bloch deviennent ainsi les premières d'un long troisième chapitre, qui prend maintenant une forme nouvelle, dactylographiée. C'est probablement avec cette profonde révision de la structure, que l'*Apologie pour l'Histoire* (une justification de l'historiographie) devient le *Métier d'historien* (une analyse des motifs et des procédés de l'historiographie ; le but « éthique » est moins net : il constitue la toile de fond du drame). Le dessein est plus précis, le propos plus profond⁴². D'août 1942 à mars 1943, Bloch travaille à cette phase du texte, en corrigeant toujours, en intégrant, en introduisant de nouveaux morceaux de texte ; enfin, au cours du printemps 1943, cette version prend forme dans la dernière rédaction dactylographiée que nous possédons, sur papier *P*, de petit format⁴³.

Maintenant, les chapitres complets sont au nombre de quatre, introduction mise à part ; le chapitre v reste incomplet. L'étude des rédactions, de la chronologie relative des corrections, des dactylographies, révèle en somme une ancienne phase manuscrite qui couvre le texte jusqu'au chapitre iv⁴⁴ et se « cristallise » en partie dans la dactylographie de papier *R* ; à celle-ci va bientôt succéder une deuxième version : elle modifie en profondeur la disposition précédente et continue la rédaction jusqu'au chapitre v : on a, pour cette phase-ci comme pour la première, des pages manuscrites nouvelles, des corrections du vieux texte dactylographié et enfin un document nouveau, tapé à la machine, bien qu'incomplet dans les dossiers, en papier *P*.

L'élaboration du *Métier* a donc été continue, mais l'effort créateur de Marc Bloch se partage en deux périodes différentes entre lesquelles il y a, naturellement, un rapport, puisque l'une prépare l'autre ; tout de même, elles peuvent — avec leurs processus génétiques — être considérées comme deux phases distinctes de rédaction.

Que représente donc — par rapport à cette œuvre qui reste inachevée — le

texte imprimé en 1949 de l'*Apologie pour l'Histoire ou Métier d'historien* ? L'édition Febvre se fonde, comme on l'a vu, sur la *lectio recentior* ; en deux points cependant, par erreur, ce texte est corrompu : à la page 38 de la septième édition française, après « si marquée dans toute », il manque une page entière en papier *P* ; de même, à la page 144, après « conservera », il manque un morceau de texte qui dans les manuscrits se distribue sur trois pages (iv, 31 ; iv, 32 ; iv, 33) mais qui pourrait bien — dans la phase plus récente en papier *P*, que nous ne possédons pas — correspondre à une page seule ; ce qui rendrait la faute plus compréhensible. Dans les deux cas, il va de soi que le sens du texte est bouleversé.

Toutes formes de corruption mises à part (les pages manquantes ont été heureusement réintégrées dans l'édition néerlandaise), il faut remarquer que le texte publié ne représente qu'une partie de l'œuvre de Bloch, la dernière ; et en ce qui concerne celle-ci, il n'en montre pas, étant dépourvu de variantes, le processus génétique. C'est un choix fait entre les diverses voies possibles qui s'ouvrent pour cette œuvre compliquée ; positif, bien sûr, et productif parce qu'il assure la lisibilité du texte, mais il ne me semble pas le meilleur et non en vertu d'une prétention de rigueur philologique — qui risquerait de devenir caricaturale — mais pour une raison décisive, au contraire, d'ordre historique et philosophique. Le problème qui vit au cœur du *Métier* est globalement *in fieri* et reste globalement *sans réponse* pour Bloch à ce moment-là ; son imperfection même *signifie* beaucoup, amplifie singulièrement et rend plus essentiel le sens général du livre. Pour correspondre à l'œuvre, le texte devrait reproduire les rythmes et les formes de cette pensée dans le vif de la recherche ; témoigner de l'aventure sans issue d'un projet d'importance vitale pour Bloch, qui tombe dans le vide — il ne faut pas l'oublier — par le passage de l'auteur de la contemplation à l'action et de l'écriture aux armes. Tel qu'il est actuellement, en somme, on y lit un *texte*, mais on n'y lit pas l'*œuvre*.

Une fois les différentes rédactions méthodiquement reconstruites, il faudra retrouver avec précision et finesse, jusqu'aux limites du possible, la logique intime des corrections de Bloch ; c'est elle qui devra décider de l'opportunité de publier un ou deux textes avec leurs variantes. Ainsi seulement, croyons-nous, l'œuvre de Marc Bloch sera restituée à sa juste valeur, à sa vérité et à sa vitalité.

Massimo MASTROGREGORI
Fondazione Primoli, Rome

NOTES

* On résume ici les résultats partiels d'une étude analytique encore en cours. Cf. aussi, pour un état premier de cette enquête, « M. Bloch, L. Febvre et l'*Apologie pour l'Histoire* », *La Cultura*, 2, 1986, pp. 361-368, et « Nota sul testo dell'*Apologie pour l'Histoire* di Marc Bloch », *Rivista di storia della storiografia moderna*, 3, 1986, pp. 5-32. Je veux remercier M. Aymard, É. Bloch, M. Scotti, H. Febvre, Ch. Morazé, F. Venturi, J. Glénisson, C. Pischetta, J.-P. Vernant, M. Wessel, J. Baschet, B. Tranchant.

1. Les fragments dont je parle dépassent 50 ; les plus importants, au point de vue textuel, sont au nombre de 42 : 7 pour l'introduction, 6 pour le chap. I, 8 pour le chap. II, 1 pour le chap. III, 15 pour le chap. IV et 5 pour le chap. V. Après avoir recopié les passages de texte écrits et corrigés, Bloch a vraisemblablement découpé sous forme de bande les anciennes feuilles pleines de corrections, et utilisé le verso resté vierge. Ces fiches échappèrent à l'attention de Lucien Febvre, qui examina ces papiers : à l'intérieur de l'enveloppe qui les contient, Febvre écrit « Rien à publier », et signe LF.

MÉTIER D'HISTORIEN

2. Les ébauches blochiennes des leçons, des comptes rendus ainsi que des lettres, démontrent clairement cette manière de rédiger. Du compte rendu d'un livre d'Yves Renouard (paru dans *Mélanges d'histoire sociale*, IV, 1943, pp. 74-76), par exemple, nous possédons cinq manuscrits pleins de corrections. A la fin de ce processus, Bloch confiait à sa femme ses notes, qu'elle se chargeait de dactylographier. Dans les dossiers du *Métier*, les corrections apparaissent même sur les documents dactylographiés.

3. Cf. *Marc Bloch, 1886-1944*, Paris, EHESS, 1979, n° 3 (*Carnet de notes sur la méthodologie historique*). Ce *Carnet*, jusqu'ici inédit, sera publié prochainement par la *Rivista di storia della storiografia moderna*.

4. Cf. *Annales ESC*, 1950, pp. 1-8.

5. Il s'agit des célèbres « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre », publiées dans la *Revue de Synthèse historique (Rsh)*, 1921.

6. Pour un approfondissement de ce point, je me permets de renvoyer le lecteur au chapitre sur les années strasbourgeoises de mon livre *Il genio dello storico. Le considerazioni sulla storia di Marc Bloch e Lucien Febvre e la tradizione metodologica francese*, Naples, ESI, 1987, ainsi qu'à l'excellente introduction de Carlo Ginzburg à l'édition italienne des *Rois thaumaturges*, Turin, Einaudi, 1984.

7. Le 16 mai 1941, en effet, Bloch informe Febvre qu'il a commencé à écrire sur l'histoire, et dit « Il faut, en ce moment, un établi [...]. Peu importe ce que deviendront les copeaux ». La première partie du recueil (*Images et imaginations collectives*), en tout cas, aurait dû contenir l'essai sur l'histoire comparée présenté au Congrès international d'Oslo en 1928 (*Rsh*, 1928), les réflexions sur les fausses nouvelles, *La vie d'outre tombe du roi Salomon*, de 1925, et deux études sur la tradition et la mémoire collective ; la deuxième partie (*Figures d'historiens*), les portraits de H.G. Wells, 1922, G. Unwin, 1929, et G. von Below, 1931.

8 Dans l'un des premiers plans du *Métier*, l'œuvre s'intitule *Apologie pour l'histoire ou Comment et pourquoi travaille un historien*. Le cours de Clermont pourrait avoir représenté une introduction théorique à la discussion des problèmes du *Métier*.

9. Parmi ses fiches méthodologiques, on trouve non seulement des notes de lecture d'historiens — tels que Fustel, Ranke, Guizot, P. Villari (sur Machiavel et Guicciardini), Pirenne ou Febvre — ou des philosophes et théoriciens — comme Hume, Bacon, d'Alembert, Cournot, Lalande (article *Histoire* du vocabulaire philosophique), Bernheim, Freeman (très critiqué), le Valéry des *Variétés* — mais aussi des considérations sur des questions philologiques ou textuelles — textes anciens, P. Delehaye, *L'œuvre des Bollandistes*, un article de Goguel sur le Nouveau Testament — et linguistiques — du *Language* de Jespersen à un article de Jaberg dans *Romania* sur Gillieron, aux études de Meillet sur le changement de sens et sur Bréal ; une partie remarquable de ces notes concerne la critique historique : Bloch lit E. Naville sur les sources de la Genèse, G. Huet sur les contes populaires, *The Historical Criticism* de Marshall et à propos d'un vieux livre de Hellmann — *Wie studiert man Geschichte ?*, discuté dans les *samedis* de Strasbourg — on trouve cité « Dilthey, que nous ignorons ». A retenir encore, les fiches d'histoire du droit et de l'économie, de Maitland sur le système tribal en Galles, les commentaires relatifs au traité sur la monnaie de Keynes et ceux qui ont fait suite au *General Theory of Employment*, de Bücher, et de Simiand. Une place à part recouvre, dans ces écrits de méthode si variés, la *Théorie physique* de Duhem.

10. Archives Nationales (A.N.), *Correspondance à L. Febvre*, lettre du 8.10.1939 de Molsheim.

11. *Idem*, lettre du 6.4.1940.

12. *Idem*, lettre du 16.4.1941.

13. A.N., *Correspondance à M. Bloch*, lettre du 19.4.1941.

14. « Je ne m'attacherai pas non plus à quelques mots un peu durs qui vous ont échappés. Je regrette que, même dans les circonstances pour moi, vous le sentez bien, les plus douloureuses, vous ayez pris le pli de ne pouvoir écrire sans récriminer ou gourmander. Mais il y a longtemps que de vous à moi j'ai abdiqué tout amour propre [...] » : cf. A.N., *Correspondance à L. Febvre*, lettre du 7.5.1941. Dans le débat entre Bloch et Febvre, en effet, s'exprimait la différence entre deux France : l'une occupée et l'autre libre. « A cette différence de nos sentiments », écrit justement Febvre à Bloch le 19 avril 1941, « mesurez, je vous prie, les conséquences de la coupure en deux de notre pays ».

15. L'image de l'antidote se retrouve, outre dans l'Avant-propos de *Métier*, dans une lettre à Febvre du 16.5.1941 : « Comme antidote, j'écris sur l'histoire. »

16. A.N., *Correspondance à L. Febvre*, carte postale du 14.2.1942.

17. *Idem*, Lettre du 29.9.1942.

18. *Idem*., lettre du 9.10.1942 de Montpellier.

19. Je remercie Charles Morazé pour m'avoir introduit, avec son récit de ces entretiens lointains, dans l'atmosphère d'alors.

20. Voir la carte postale de Mme Henri Weill, née Vidal, belle-sœur de Marc Bloch, datée du 18.10.1944 : « Alice est à Fougères ; elle allait y chercher des papiers et des vêtements d'hiver. Or, peu de temps après le passage de ma sœur en mai, la maison a été occupée et entièrement pillée : il reste des meubles, mais rien dedans ! » (A.N., *Correspondance M. Bloch-L. Febvre*).

21. Il est probable que cela soit arrivé en automne 1944 : le 3 décembre de cette année, en fait, René Baehrel, élève de Bloch, après avoir assisté à une conférence de Febvre au Collège de France, lui écrit un billet : « J'étais resté en relations avec M. Marc Bloch [...]. Ses dernières nouvelles, de Bonnat, faisaient allusion à ce *Métier d'historien* qui peut-être ne paraîtra jamais. Je me réjouissais de le retrouver à Paris. » Febvre doit avoir parlé des manuscrits du *Métier* dans sa leçon au Collège. Les lettres de Bloch à Baehrel ont été publiées — partiellement, me semble-t-il — dans les *Annales ESC*, 1947, pp. 366-367.

22. « Les besognes pleuvent sur mes pauvres épaules [...] ; je ne puis refuser de participer, par exemple, à la réforme de l'enseignement, en m'associant aux travaux de la commission Langevin. Et je porte seul le fardeau des *Annales*... Et j'ai à résoudre le problème de l'*Encyclopédie*..., à m'occuper des papiers de Marc Bloch [...] » : cf. F. Braudel, « Présence de L. Febvre », dans *Éventail de l'histoire vivante*, Paris, A. Colin, 1954, pp. 11-12.

23. Le projet de cette collection, intitulée « Destin de la France », faisait suite à un autre projet, de L. Febvre, d'« Histoire sociale de la France » de 1938. Tous les deux sont gardés dans les archives de la Librairie Gallimard, comme me le signale gentiment J.-P. Dauphin. Dans une lettre à E. Bloch d'août 1946, Febvre écrit que la collection devrait s'ouvrir avec son *Honneur et Patrie* ; suivront le *Métier* de Bloch et le *Protestantisme français* de Léonard.

24. Il fallut en effet, pour l'édition italienne, attendre la publication du livre en France en 1949.

25. J'ai pu consulter, grâce à la courtoisie d'Annie Chauvin de la Librairie Colin, le bref échange de lettres entre G. Mignot et L. Febvre, gardé dans les archives de la maison. Le devis de l'imprimerie Hemmerlé, Petit et Cie, daté du 29 avril 1949, présente en haut à gauche une indication manuscrite, signée G.M. [Gérald Mignot] : « Accord de F.[ernand] B.[raudel] pour 3 000 ex.[emplaires]. Le 4.V.1949 ».

26. Sur les événements relatifs à la fondation de l'Association Marc Bloch, cf. B. MAZON, *Aux origines de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales. Le rôle du mécénat américain (1920-1960)*, Paris, Éditions du Cerf, 187 p., 1985, pp. 121 ss.

27. Le livre a eu sept éditions en France et huit en Italie ; il a été traduit au Mexique, en 1952 (en langue castillane ; en 1984 est sortie la dixième réimpression), au Portugal en 1965, en Allemagne en 1974 et en 1980, en Angleterre en 1954, en URSS en 1973 ; il faut aussi compter deux éditions hongroises (1969, 1974), deux polonaises (1958, 1962), l'édition tchèque (1967), l'édition japonaise (1953), les récentes éditions espagnole (1984) et vénézuélienne (1986), et la très récente édition néerlandaise (1988).

28. Voir l'annexe textuelle de L. Febvre dans la septième édition française (Paris, Colin, 1974), pp. 163-164.

29. Pour un exemple — historiquement plus compliqué — dans lequel il ne faudrait pas considérer « téléologiquement » les ébauches, même en présence d'une rédaction définitive, cf. les observations de L. CARETTI, dans le *Codicillo* de 1974 à son étude « La poesia del Furioso », dans *Ariosto e Tasso*, Turin, Einaudi, 1977, p. 41. Un exemple classique dans l'histoire de la philologie, de « montage » de rédactions différentes est l'aventure textuelle des *Grazie* de U. FOSCOLO dont M. SCOTTI a maintenant donné l'édition critique (Florence, Le Monnier, 1985). Le problème de la datation exacte des notes des *Quaderni del carcere* de A. GRAMSCI est, sous certains aspects, comparable à celui de Bloch : cf., pour Gramsci, G. FRANCONI, *L'officina gramsciana*, Naples, Bibliopolis, 1984.

MÉTIER D'HISTORIEN

30. « Préparer pour la publication un manuscrit inachevé », écrit en fait L. Febvre dans la note textuelle citée du *Métier*, « est une tâche délicate et propre à faire naître bien des scrupules. Mais que peuvent peser ces scrupules auprès de la satisfaction que procure la révélation d'une belle œuvre — même mutilée ? ». Une défense passionnée d'un pareil choix éditorial vient maintenant, d'une façon apparemment paradoxale, de la part d'un maître des philologues : « E' comprensibile », écrit G. CONTINI à la page 9 de son *Breviario d'ecdótica* (Milan-Naples, Ricciardi, 1986) après avoir rappelé que « la maggior difficoltà editoriale oggettiva è proposta da opere postume incompiute » — « è comprensibile che chi si preoccupa della "vita" di una scrittrice, fino al punto di supplirvi, per incongrua generosità, con estratti della sua propria, respinga nel gelo del museo o nella polvere dell'archivio ciò che in qualche caso rischia di essere una caricatura della filologia ».

31. Il manque les feuilles numérotées 1,1 - 1,5 et 1,13 - 1,17.

32. On ne trouve les corrections et les variantes que sur les feuilles numérotées 8 ; 1,1 ; 1,2 ; 1,4 ; 1,5 ; 1,33 du premier dossier.

33. L'interruption se trouve dans le chap. 1, et commence à la p. 39 de la septième édition française, après « telle qu'elle se définit ».

34. La même main tape également à la machine : la préface écrite par L. Febvre pour *Maîtres et esclaves* de G. FREYRE (publié en 1952) ; un article sur Michelet — maintenant dans les archives privées de Febvre ; une conférence du 21.2.1948 ; une lettre du 16.3.1954, écrite par L. Febvre en tant que directeur de l'*Encyclopédie Française*, maintenant aux Archives de France. Il pourrait s'agir, en fait, d'une secrétaire de l'*Encyclopédie* : Febvre ne possédait aucun secrétariat personnel tant au Collège de France qu'à l'École des Hautes Études.

35. En recopiant les mots *noscendi* et *noscantur* de l'actuelle note 6 du *Métier* (septième édition française, p. 166), Febvre ne joignit pas, dans les deux cas, le *s* avec le *c*, selon une particularité de son écriture. Celui qui a tapé à la machine le passage, par conséquent, recopia *nos cendi* et *nos cantur*, qui sont encore dans cette septième édition.

36. É. Bloch m'informe en outre, que sa mère, Mme Marc Bloch, tapait habituellement à la machine les manuscrits de son époux. Elle mourut peu de jours après lui, le 2 juillet 1944.

37. On peut ranger les feuilles de Bloch, pour ce qui concerne la qualité du papier, en cinq types principaux : de *R*, déjà cité, papier blanc rude (27 × 21,3), il existe 112 feuilles ; de *P*, papier beige lisse et de petit format (26,5 × 18,6), nous trouvons 76 ff. ; de *L*, papier blanc lisse (27,3 × 21,2), nous avons 27 ff. ; de *B*, beige rude et poreux (26,8 × 20,9), 45 ff. ; de *G*, papier jaune et poreux (27 × 20,6), 13 ff. ; il y a, enfin, d'autres types variés de papiers : dans l'ensemble, 39 ff. La qualité du papier, qui peut être comparée avec celle — datée — de la correspondance ou des articles envoyés à l'imprimerie, est l'un des éléments les plus sûrs pour la datation. Que le lecteur nous pardonne cette fastidieuse énumération.

38. Le cas des notes écrites de la main de Marc Bloch est, à cet égard, significatif ; nous n'en possédons, en effet, que la rédaction manuscrite, et en les publiant, Febvre a parfois intégré le texte et modifié la ponctuation, tandis que d'autres fois, il a supprimé un passage ou la note entière ; dans un autre cas, enfin, il a considéré en tant que note une rédaction plus ancienne du même passage, et n'en a imprimé qu'une partie : il s'agit de la note 3, placée par Febvre à la page 32, après « patentes ».

39. Cf. la lettre de Bloch à Febvre du 4 octobre 1935 : « Pour le reste, j'ai coupé et corrigé. Pas assez. La prose d'Espinass ressemble à ces barbes — je ne les connais trop bien — sur lesquelles il est indispensable de passer deux fois le rasoir. A vous le second tour ! ».

40. On peut le déduire du fait qu'il change, dans les ébauches manuscrites retrouvées, la position chronologique de la question du jeune officier : « Faut-il croire que l'histoire nous ait trompés ? » (septième édition française, p. 21). Dans la première rédaction, Bloch a entendu cette question « il y a peu de jours » ; dans la deuxième « naguère, au sortir du désastre des Flandres » ; dans la troisième « en juin 1940 ».

41. A.N., *Correspondance à L. Febvre*, lettres du 11.6.1942, 22.6.1942 et 17.7.1942.

42. Voir la lettre du 13.9.1942 à Étienne Bloch (publiée dans É. BLOCH, *M. Bloch : Father, Patriot and Teacher*, New York, 1987 : « L'après-midi je travaille surtout à mon livre ("Métier d'historien" me paraît un titre meilleur qu' "Apologie pour l'Histoire"). Qu'en penses-tu ?). Il avance bien lentement. Mais enfin, il avance, et malgré les moments habituels de doute, il ne me

semble pas sans intérêt. Quand sera-t-il fini ? Quand pourra-t-il paraître ? En ce moment vraiment, travailler, c'est travailler pour la Muse ».

43. En décembre 1942, à Fougères, Bloch avait lu et « compte rendufié », comme il disait, deux livres : le premier de Le Lannou, le deuxième de Renouard. Le 12 mai 1943, il envoie à l'imprimerie les deux comptes rendus, dactylographiés sur papier *P*. Sur le même papier, l'on trouve dactylographié un autre compte rendu, d'un livre de C. Vigouroux, rédigé en mai 1943.

44. Subdivisée, naturellement, en plusieurs rédactions particulières et secondaires, en ébauches et remaniements.